

## La réconciliation du point de vue de l'idéalisme absolu



Antoine Batt

Parc d'Étude et de Réflexion La Belle Idée

Octobre 2024

|                                                                                                                                |           |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Introduction.....</b>                                                                                                       | <b>2</b>  |
| <b>Intérêt de cette réflexion.....</b>                                                                                         | <b>3</b>  |
| <b>Synthèse.....</b>                                                                                                           | <b>4</b>  |
| <b>Aperçu de la dialectique.....</b>                                                                                           | <b>4</b>  |
| <b>1. La dialectique du concept positif de la réconciliation et son négatif des conditions empirique et psychologique.....</b> | <b>5</b>  |
| La cause du contexte empirique.....                                                                                            | 5         |
| La cause du contexte psychologique.....                                                                                        | 7         |
| La distinction entre les deux causes et leurs prismes culturels.....                                                           | 9         |
| La réconciliation par la prise de conscience du déterminisme.....                                                              | 10        |
| Le paradoxe de l'essentialisation.....                                                                                         | 11        |
| Les preuves de la cause psychologique.....                                                                                     | 12        |
| <b>2. Introduction sur l'idéalisme avant d'aborder son point de vue.....</b>                                                   | <b>13</b> |
| Historique de l'idéalisme.....                                                                                                 | 13        |
| L'idéalisme pour moi.....                                                                                                      | 15        |
| <b>3 . Le cheminement de la compréhension vers la réconciliation.....</b>                                                      | <b>18</b> |
| Découverte des impulsions inconditionnées.....                                                                                 | 18        |
| Première impulsion inconditionnée : la reconnaissance de sa véritable essence.....                                             | 20        |
| Deuxième impulsion inconditionnée : la transformation par la compréhension.....                                                | 20        |
| Eclaircissement sur les schèmes.....                                                                                           | 21        |
| <b>4 . La raison ou l'esprit réflexif comme un processus autonome.....</b>                                                     | <b>24</b> |
| <b>5 . Le cheminement dialectique vers la réconciliation.....</b>                                                              | <b>24</b> |
| La confrontation initiale avec le conflit.....                                                                                 | 24        |
| <b>Conclusion.....</b>                                                                                                         | <b>26</b> |
| <b>Un regard sur l'avenir.....</b>                                                                                             | <b>27</b> |
| <b>Bibliographie.....</b>                                                                                                      | <b>28</b> |

# Introduction

La question de la réconciliation, qu'elle soit avec les autres ou avec soi-même, représente l'un des défis les plus ardues pour la conscience. Comment puis-je me réconcilier avec moi-même tout en étant pleinement conscient du mal que j'ai commis ? Comment envisager la réconciliation avec autrui, surtout face à des actes inhumains tels que l'assassinat, le viol, ou l'exploitation de l'autre ? Ces obstacles empiriques prennent une importance encore plus cruciale dans le contexte actuel, marqué par des conflits armés et des opinions polarisées, où le dogmatisme semble écarter toute possibilité de début de processus, de compréhension et de paix.

Pour celles et ceux qui ne l'auraient pas encore fait, je recommande vivement la lecture préalable de mes écrits précédents : *Mémoires et réflexions sur la suspension du moi*, qui consiste à mettre de côté toutes les inclinations personnelles, les jugements préconçus et les désirs pour permettre à la conscience d'accéder à une réalité plus profonde, avant d'aborder *Phénoménologie du mal*, qui explore en profondeur les mécanismes du mal et leur enracinement dans l'expérience humaine. Comprendre ces mécanismes constitue une base essentielle pour aborder le processus de réconciliation que je propose ici.

Le terme réconciliation vient du latin "*reconciliatio*", lui-même dérivé du verbe "*reconciliare*", qui signifie "rétablir, ramener ensemble, rétablir l'amitié". Ce verbe est composé de deux parties : "*re-*" (qui marque l'idée de répétition ou de retour) et "*conciliare*" (qui signifie "rendre favorable", "unir", "concorde").

La réconciliation désigne le processus par lequel des personnes ou des groupes en conflit restaurent la paix, l'amitié ou une relation harmonieuse après un désaccord ou une dispute. Elle implique souvent des actions telles que le pardon, le dialogue ou la compréhension mutuelle. Dans un sens plus large, la réconciliation peut aussi faire référence à l'harmonisation de points de vue divergents ou à la restauration de l'équilibre après une période de tension. Ce processus peut être bilatéral, lorsque les deux parties s'engagent dans la démarche de réconciliation, ou unilatéral, lorsque l'une des parties seule choisit d'opérer une transformation appréhensive.

Ainsi, la réconciliation peut s'opérer tant sur le plan personnel (entre deux individus) que collectif (entre groupes, communautés ou nations), dans le but de rétablir l'affection de soi et d'autrui. Elle peut également revêtir un sens plus métaphysique ou philosophique, en se présentant comme une quête pour dépasser les obstacles à l'unité et à l'harmonie, qu'ils se manifestent dans des oppositions conceptuelles ou dans des conflits internes de raisonnement moral.

Cet écrit ne prétend pas offrir de solutions miracles, ni même de réponses exhaustives, mais propose plutôt une exploration personnelle d'une disposition mentale — celle de la

neutralité ou de la "suspension du moi"<sup>1</sup> comme condition préalable à la réconciliation. Cette attitude implique un renoncement temporaire à ses certitudes, croyances et pathos. Bien que frustrante<sup>2</sup> cette suspension est nécessaire pour libérer la réflexion et dépasser les illusions du moi, qui font obstacle à la réconciliation. Cet effort de révision et de renversement intérieur est crucial pour comprendre le réel, car tant au niveau empirique que intelligible, c'est par la reconnaissance partagée du réel que la réconciliation devient possible. Pour rédiger cette monographie, en complément de la pratique de la suspension, j'ai adopté celle du transfert, avec pour objectif de rendre ce thème plus accessible tout en abordant la réconciliation avec un esprit plus léger, empreint de sérénité, voire de joie. Malgré la dureté inhérente à la thématique, qui doit être affrontée sans détour, et l'inconfort initial qu'elle peut provoquer en contrariant les inclinations au ressentiment, la réconciliation s'avère finalement être un chemin vers l'harmonie et une profonde humanisation.

Quant aux perspectives, je m'inspire des éléments de réponse proposés par l'humanisme universel, notamment à travers l'œuvre de Silo, ainsi que des pensées idéalistes de Platon, Kant, et Hegel, dont l'humanisme contemporain est en grande partie l'héritier. Structuré selon une démarche ascendante, mon propos part de l'expérience empirique de la réconciliation pour atteindre progressivement son essence conceptuelle, en explorant les obstacles mentaux qui empêchent d'aimer l'autre et soi-même.

## Intérêt de cette réflexion

Ce travail permet de repenser la nature des conflits, non comme des échecs, mais comme des étapes nécessaires vers une unification plus profonde. Il propose un cadre de réflexion où la réconciliation n'est pas synonyme d'effacement des tensions, mais de leur intégration dans une synthèse nouvelle et plus riche. Cela ouvre des perspectives non seulement pour la compréhension personnelle, mais aussi pour la réconciliation au niveau collectif, en soulignant l'importance des processus dialectiques dans la transformation de l'individu et de la société.

---

<sup>1</sup> Antoine Batt - Prélude à l'invocation Mémoires ou réflexions sur la suspension du moi

<sup>2</sup> Je suppose qu'en t'élevant depuis le royaume de la mort et par ton repentir conscient, tu es déjà parvenu à la demeure de la tendance. Deux minces corniches soutiennent ta demeure : la conservation et la frustration. La conservation est fausse et instable. En la parcourant, tu te réjouis à l'idée de permanence, mais en réalité tu descends rapidement. Si tu prends le chemin de la frustration, ta montée est pénible, bien qu'elle soit l'unique, non-fausse.

Silo - La Guérison de la souffrance - Le Regard intérieur - Le 5 ème Etat intérieur

# Synthèse

Cet essai explore la réconciliation à travers le prisme de l'idéalisme absolu, en s'appuyant sur des réflexions philosophiques et personnelles. En interrogeant des concepts tels que la conscience, la liberté, et la dialectique, il est démontré que la réconciliation n'est pas seulement une action, mais un processus dynamique où les conflits internes et externes jouent un rôle fondamental. L'individu, souvent confronté à des conflits psychologiques et empiriques, chemine vers une compréhension plus profonde de lui-même et du monde, par un processus de dévoilement des schèmes immuables de l'esprit, qui sont révélés progressivement à travers les expériences vécues.

À travers la comparaison de diverses théories philosophiques, notamment celles de Kant, Hegel et Silo, l'auteur montre que la réconciliation est une voie non seulement individuelle, mais également métaphysique, où l'unification de l'être et du monde se fait à travers la reconnaissance de la conscience comme cause première de l'univers. Les impulsions inconditionnées et le rôle de la conscience dans la création de la réalité permettent à l'individu de dépasser les limites de la matière sensible pour s'éveiller à une compréhension plus essentielle et transcendante de l'existence.

## Aperçu de la dialectique

La dialectique, telle qu'elle est développée à travers cet écrit, est un processus dynamique qui guide la conscience dans son cheminement vers la réconciliation et la compréhension de soi. Elle repose sur une interaction constante entre des opposés apparents — la thèse et l'antithèse — qui, loin de rester figés dans le conflit, évoluent vers une synthèse. Ce processus de dépassement des contradictions permet à la conscience de s'élever et de révéler progressivement des vérités plus profondes.

Au niveau individuel, la dialectique prend forme à travers les luttes internes, les expériences contradictoires, et les aspirations idéales qui se confrontent à la réalité. Chaque confrontation entre idéaux et réalités aboutit à une nouvelle synthèse, permettant à l'individu de mieux comprendre sa propre nature et celle de l'univers. Ce processus, loin d'être une simple évolution linéaire, fonctionne comme un dévoilement progressif de structures déjà présentes, mais jusque-là cachées dans l'expérience humaine, à l'image de l'archéologue qui déterre des vérités enfouies.

Au cœur de cette réflexion se trouve l'idée que la conscience elle-même, à travers ce mouvement dialectique, est la cause première de la réalité, et que les conflits, loin d'être des obstacles, participent de cette dynamique de réconciliation et d'unification de l'individu avec lui-même et avec le monde.

# 1. La dialectique du concept positif de la réconciliation et son négatif des conditions empirique et psychologique

Il existe des situations où la réconciliation est difficile, mais semble malgré tout envisageable et d'autres où elle semble impossible. Prenons l'exemple d'un soldat confronté à une violence et un danger si intenses que l'on peut ostensiblement comprendre comment des conditions extrêmes ont pu le pousser à des réactions inhumaines, telles qu'un crime de guerre. Depuis le confort de son environnement de protection sociale et de paix, il est plutôt facile de juger et de condamner les comportements violents de celles ou ceux directement confrontés à la violence du quotidien. Mais, dans la même situation, aurais-je agi différemment ? Pour explorer cette question, je propose une expérience de pensée qui nous plonge dans leur réalité. À cet égard, je me référerai au film de guerre *Il faut sauver le soldat Ryan*, qui met en lumière deux problématiques essentielles.

## La cause du contexte empirique

La première, plus explicite, soulève la question délicate de la nécessité du « moindre mal », un concept clé du conséquentialisme. J'ai longtemps rejeté ce dernier car il me pousse à envisager, dans certaines situations exceptionnelles, d'éteindre provisoirement mon humanité par la violation du principe de la "règle d'or" : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas que l'on te fasse » ou « Traite autrui comme tu souhaiterais être traité ».

Dans *Il faut sauver le soldat Ryan*, une scène montre la petite section, après avoir neutralisé un nid de mitrailleuses ennemie, subir la perte d'un de ses hommes. Ils capturent ensuite un soldat allemand et se retrouvent face à un dilemme moral. Leur mission ne leur permet pas de faire de prisonniers. Certains soldats veulent l'exécuter, car le libérer pourrait lui permettre de rejoindre les troupes ennemies et reprendre les armes contre eux. Cependant, exécuter le prisonnier constituerait un crime de guerre. Cette scène illustre le conflit entre l'éthique et la nécessité militaire dans des conditions extrêmes.

Cette scène illustre parfaitement la tension entre la nécessité militaire et les principes moraux universels, soulevant la question du moindre mal, qui est au cœur du conséquentialisme. Les soldats doivent décider s'il est préférable de commettre un crime en exécutant un prisonnier pour potentiellement sauver des vies, ou de respecter les règles morales, au risque de mettre en péril la sécurité de leur mission. Ce type de dilemme moral, où les conséquences des actions semblent primer sur les principes éthiques, renvoie directement à la philosophie du conséquentialisme.

Le conséquentialisme est une théorie morale qui suggère que la moralité d'une action repose entièrement sur ses conséquences. En d'autres termes, ce qui rend une action bonne ou mauvaise, ce n'est pas l'intention derrière elle ou le respect d'une règle morale, mais les effets qu'elle produit. Si une action entraîne de bonnes conséquences, elle est jugée moralement acceptable, et si elle entraîne de mauvaises conséquences, elle est considérée comme immorale même si l'intention de départ était morale.

L'une des formes les plus connues de conséquentialisme est l'utilitarisme, notamment

développé par John Stuart Mill dans *L'Utilitarisme* (1861). Cette théorie soutient que la meilleure action est celle qui génère le plus de bien-être ou de bonheur pour le plus grand nombre de personnes. Cela signifie que, dans une situation donnée, il est nécessaire d'évaluer toutes les options possibles et de choisir celle qui a les meilleures conséquences globales. Par exemple, si mentir permet de sauver une vie, un conséquentialiste pourrait estimer que ce mensonge est justifié, car il entraîne un résultat positif plus important que l'acte en lui-même.

En résumé, le conséquentialisme se concentre sur les résultats des actions, en visant toujours à maximiser le bien ou à minimiser les conséquences négatives.

Bien que je considère cette philosophie courageuse, car elle examine des cas de conscience très réels, je la trouve néanmoins insuffisante pour être en accord avec des actes controversés. Une part d'incertitude demeure, car les conséquences ne sont pas toujours prévisibles. De plus, la réconciliation ne repose pas uniquement sur les résultats, mais aussi sur l'intangibilité des intentions des parties impliquées. Les gestes de réconciliation, tels que les excuses ou les réparations, doivent être sincères et authentiques. Le conséquentialisme, en se concentrant uniquement sur ce qui est "bénéfique", pourrait encourager des actions calculées sans aborder la sincérité ou la transformation des relations humaines. Une réconciliation véritable exige un engagement moral profond, bien au-delà des simples conséquences.

Par ailleurs, cette philosophie est souvent mal réfutée par son argument opposé de la "solution parfaite", qui est en réalité une erreur de raisonnement. Ce paralogisme consiste à rejeter une solution simplement parce qu'elle n'est pas parfaite ou qu'elle ne résout pas tous les problèmes à 100 %. Il sous-entend que si une solution comporte des défauts ou des limites, elle ne mérite pas d'être adoptée. Cela pose problème, car dans de nombreuses situations, les solutions parfaites n'existent pas. Il est donc souvent préférable d'adopter une solution imparfaite mais efficace plutôt que de ne rien faire du tout. Par exemple, refuser une réforme politique qui améliore considérablement une situation, sous prétexte qu'elle ne résout pas tous les problèmes, est un cas typique de ce sophisme. En résumé, le sophisme de la "solution parfaite" pour des raisons politiques peut conduire à rejeter des options utiles sous prétexte qu'elles ne sont pas idéales, alors qu'une approche pragmatique et réaliste peut souvent s'avérer plus bénéfique pour l'ensemble de la collectivité.

En synthèse, le conséquentialisme peut, dans certaines situations, offrir une réponse éthique qui priorise la nécessité des résultats sur le respect strict de la règle d'or, qui stipule : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas que l'on te fasse ». Ce principe, fondé sur la réciprocité et la bienveillance, peut entrer en tension avec des circonstances exceptionnelles où les conséquences d'une action pèsent plus lourd que l'application rigide des principes moraux.

Dans des contextes extrêmes, tels que la guerre ou les crises, il peut s'avérer nécessaire de poser des actes que l'on ne souhaiterait pas accomplir en temps normal — comme commettre un acte violent ou prendre une décision en apparence injuste — pour éviter un mal plus grand ou protéger un plus grand nombre de vies. De la même manière, dans les situations tendues du quotidien, nous ne pouvons pas toujours agir avec bienveillance. Il arrive que, temporairement, nous ne traitons pas les autres comme nous voudrions être traités, en raison de pressions ou de circonstances qui nous poussent à réagir autrement. Le

conséquentialisme permet parfois de réconcilier ces actes moralement discutables en les justifiant par la nécessité des résultats positifs qu'ils visent à produire. On pourrait me rétorquer que, si j'étais à la place de la personne maltraitée au nom d'une nécessité supérieure, je ne serais probablement pas d'accord avec ce choix. À cela, je répondrais que, bien sûr, je ne serais pas satisfait sur le moment. Cependant, la nécessité faisant loi, je pourrais comprendre la logique derrière cette décision et, avec du recul, me réconcilier avec celle ou celui qui l'a prise, sachant que j'aurais probablement agi de la même manière dans une situation similaire. Dans ces cas, cette approche offre aussi une voie de réconciliation personnelle avec les actions que l'on aurait préféré éviter. Lorsque des actes regrettables sont perçus comme nécessaires au regard des circonstances, il devient possible de se réconcilier avec eux, sachant qu'ils ont été accomplis pour un bien supérieur. Cette perspective permet d'accepter que, dans des moments de tension ou de conflit, il peut être moralement admissible de déroger temporairement à des principes tels que la bienveillance, dans le but de minimiser un mal plus grand ou de préserver un certain équilibre.

Ainsi, le conséquentialisme reconnaît que dans certaines situations, que ce soit en temps de crise extrême ou dans les tensions du quotidien, le mal que nous sommes amenés à commettre peut être réconcilié avec notre sens moral. Ce mal devient justifiable si les conséquences positives qui en découlent visent à restaurer ou préserver l'harmonie, même si cela exige une violation temporaire des principes éthiques que nous cherchons habituellement à respecter, comme la bienveillance ou la non-violence.

## **La cause du contexte de violence psychologique**

Contrairement à la première problématique, qui met en lumière ostensiblement la cause empirique, la deuxième problématique soulève la question de la cause psychologique, dont l'origine intangible est beaucoup plus subtile à discerner. Il devient alors plus difficile de comprendre comment une personne, même en l'absence empirique de pression immédiate ou de danger, peut néanmoins adopter des comportements nuisibles.

En réponse, l'écueil de la tradition religieuse, avec son cortège de jugements moraux, explique que les humains sont libres de choisir entre le bien et le mal. Selon cette vision, il ne serait pas nécessaire de chercher une cause au mal, car nous serions naturellement tentés par la violence et la coercition, comme si le mal faisait partie intégrante de nous-mêmes et devait être combattu. La religion enseigne que c'est par l'exercice de notre liberté que nous choisissons parfois d'accomplir des actions nuisibles, et qu'il nous faudra en répondre devant la justice des hommes et de Dieu.

Cette vision de la liberté implique que les actions nuisibles n'aient pas de cause extérieure, qu'elles soient en quelque sorte des causes premières, ne reposant sur aucune autre raison si ce n'est l'idée que le mal nous habiterait intrinsèquement. Dans la logique religieuse, comme l'être humain ne peut être l'égal de Dieu, il ne peut pas être la cause première, position réservée à Dieu en tant que créateur. Mais comme il faut une cause au mal, les religions ont probablement inventé le diable pour cette raison, un être divin qui serait l'antagonisme de Dieu. Cependant, cette proposition reste bancal. Si la cause du mal vient du diable, cela pourrait en effet dédouaner l'être humain de ses actes nuisibles. La religion

se trouve alors face à un paradoxe : elle situe notre responsabilité au niveau de la tentation, mais cette logique est dialectique, car en nous octroyant la capacité de choix entre le bien et le mal, elle nous place symboliquement au même niveau que le diable, avec un statut presque divin. À partir du moment où nous sommes responsables de ce choix, notre décision ne serait motivée par aucune cause extérieure, ce qui nous rendrait autonomes dans l'exercice de ce pouvoir, comme Dieu lui-même.

Cette vision religieuse de la liberté, qui postule que l'être humain choisit librement entre le bien et le mal sans cause extérieure autre que la tentation, doit être replacée dans le contexte de la psychologie. Si l'on considère que le mal peut être une réaction à des circonstances extérieures dans la cause empirique, il en va de même pour la cause psychologique. Ici, la liberté apparente est souvent occultée par des forces internes qui motivent profondément les décisions.

En effet, dans le cas de la violence d'origine psychologique, le centre de décision de l'individu peut être aveuglé par des représentations altérées de son noyau de souffrance interne, agissant comme un voile qui empêche la capacité de discernement. Cette souffrance, bien que non visible, réduit considérablement la possibilité d'un choix pleinement conscient et autonome. Ainsi, la liberté que la religion place au cœur de la responsabilité morale humaine est ici profondément entravée par des blessures psychologiques qui déterminent les comportements, même si, en apparence, ces actions peuvent sembler être des choix dénués de toute contrainte empirique.

Un exemple frappant de cette emprise psychologique est illustré dans *Il faut sauver le soldat Ryan*. Le jeune soldat traducteur, Upham, après avoir subi, paralysé par la peur lors des combats et témoin de la mort de ses camarades, voit la bataille se retourner en faveur de son camp. À ce moment, trois soldats allemands se rendent à lui, dont celui qu'il avait auparavant convaincu son capitaine de libérer. Poussé par la haine et la souffrance psychologique accumulée, il prend la décision de tuer arbitrairement ce prisonnier allemand. Bien que le danger immédiat soit écarté et que les soldats soient désarmés, cette scène montre comment le poids psychologique, la peur et la colère peuvent occulter la capacité de l'individu à agir de manière rationnelle et morale.

Ainsi même si la liberté existe, elle est ici entravée par des forces émotionnelles et psychologiques qui influencent le comportement. Le noyau de souffrance interne capte l'attention et enferme l'individu dans une boucle de réactivité, rendant difficile la prise de recul nécessaire pour exercer une véritable liberté. Comme dans le cas d'Upham, cette souffrance entraîne des actions destructrices qui semblent, en apparence, être des choix libres, mais qui sont en réalité dictées par des traumatismes.

La réconciliation, dans ce contexte, permet de libérer ce centre de décision de l'emprise de la souffrance, ouvrant ainsi la voie à une action véritablement libre et consciente. La souffrance psychologique n'annule pas totalement la liberté, mais elle en voile temporairement l'exercice, créant l'illusion de contraintes là où, en réalité, l'individu peut retrouver son autonomie une fois cette emprise dissipée.

## La distinction entre les deux causes et leurs prismes culturels

Les deux causes — empirique et psychologique — ne sont pas totalement indépendantes et s'influencent mutuellement. Cependant, culturellement, elles ne se justifient pas de la même manière. Reprenons l'exemple du film *Il faut sauver le soldat Ryan*. Dans la première cause, celle empirique, les soldats sont confrontés à un dilemme moral concernant le sort du prisonnier allemand. En tant que spectateur, selon ma morale et ma compassion, il m'aurait paru inadmissible et inhumain que les soldats exécutent froidement ce prisonnier. Pourtant, dans le contexte des lois de la guerre, qui consistent à prioriser la vie des siens, son exécution aurait pu sembler justifiée. L'acte, bien que brutal, aurait eu pour but d'empêcher le prisonnier de reprendre les armes plus tard et de menacer leurs vies et celles des autres soldats.

Le réalisateur semble désapprouver aussi cette solution de scénario en choisissant de libérer le prisonnier. Cependant, dans la suite du film, il nous prépare psychologiquement à une issue moralement différente : le prisonnier allemand, bien que épargné et désormais libre de ses mouvements, rejoint ses troupes et reprend les armes contre la section d'Upham. Ce geste, bien qu'inscrit dans son devoir de soldat, est présenté comme une justification morale de son exécution ultérieure. À ce stade, il ne s'agit plus d'une nécessité militaire, mais d'une vengeance ou d'une punition pour avoir "mal utilisé" sa libération en reprenant le combat.

Et pourtant, ce soldat allemand n'avait fait que son devoir en retournant se battre, faisant preuve de courage en risquant à nouveau sa vie. Le scénario semble, à ce moment-là, approuver son exécution comme une punition méritée, en accord apparent avec la morale judéo-chrétienne qui associe la faute à la sanction. Cependant, en y réfléchissant bien, cet acte constitue un crime de guerre, car il n'était plus motivé par une nécessité légitime, contrairement à la première cause.

Cependant, les choses ne sont pas aussi antagonistes. Le réalisateur s'inscrit également dans la deuxième cause, celle de la violence d'origine psychologique. À plusieurs reprises, il nous montre la fragilité d'Upham face au danger. Paralysé par la peur, il est incapable de secourir ses camarades lors d'un combat crucial. Cette peur le conduit finalement à l'exécution du prisonnier, mais ce geste n'est pas le fruit d'un choix libre. Ici, il n'y a ni liberté ni véritable décision morale, seulement une réaction compulsive dictée par des forces psychologiques.

Cette distinction et interaction entre la première cause (la pression empirique des circonstances) et la deuxième (la violence psychologique et la vengeance) met en lumière la complexité des actes de guerre et la difficulté à discerner la frontière entre la nécessité et la moralité.

## La réconciliation par la prise de conscience du déterminisme

Avec cette expérience de pensée évoquée dans la chanson "Né en 17 à Leidenstadt", Jean-Jacques Goldman résume parfaitement, pour moi, le regard réconciliant que j'adopte dans mes réflexions face à des situations analogues :

*"Et si j'étais né en 17 à Leidenstadt,  
Sur les ruines d'un champ de bataille,  
Aurais-je été meilleur ou pire que ces gens,  
Si j'avais été allemand ?"*

Goldman se demande comment il aurait réagi, né dans un contexte de guerre, d'humiliation et de haine. Aurait-il résisté à la tentation de la revanche, ou aurait-il succombé à la haine comme tant d'autres ? Cette interrogation fait écho à la problématique de la réconciliation avec soi-même et avec autrui, que je développe dans mon travail. Je suis façonné par mon environnement, et il est difficile de savoir si, dans des circonstances similaires, j'aurais agi différemment.

La chanson aborde également d'autres contextes de violence, comme l'Irlande du Nord ou l'apartheid en Afrique du Sud, et pose la même question : aurais-je eu le courage de tendre la main à l'ennemi, de trahir les miens pour défendre la justice ? Ou serais-je resté passif, complice ou même bourreau, en raison des pressions exercées par mon environnement ?

*"On saura jamais c'qu'on a vraiment dans nos ventres,  
Cachés derrière nos apparences.  
L'âme d'un brave, d'un complice ou d'un bourreau ?  
Ou le pire, ou le plus beau ?  
Serions-nous de ceux qui résistent ou bien des moutons d'un troupeau,  
S'il fallait plus que des mots ?"*

Ces paroles mettent en lumière l'incertitude de mes capacités à résister aux forces destructrices qui m'entourent. Elles rejoignent ma réflexion sur la manière dont les actes des individus sont le plus souvent des réactions à des contextes empiriques ou psychologiques, et non vraiment des choix pleinement libres. La chanson soulève une question fondamentale : dans des situations extrêmes, aurais-je eu la force de résister à la haine ou serais-je devenu complice ?

Enfin, la dernière phrase de la chanson, "Et qu'on nous épargne, à toi et moi, si possible très longtemps, d'avoir à choisir un camp", invite à la prudence dans le jugement des autres. Elle reconnaît que, dans certaines situations, il est difficile de savoir comment j'aurais réagi. Ce regard réconciliant, qui admet le déterminisme des comportements humains, amorce paradoxalement un processus de libération, car c'est en prenant conscience de ces influences que l'on peut commencer un processus pour s'en affranchir.

## Le paradoxe de l'essentialisation

Pour aborder ce paradoxe, je prends l'exemple de l'affaire Pélicot, une affaire stupéfiante à bien des égards, qui met à l'épreuve ma réflexion sur la réconciliation. Quelque chose dans la manière dont cette affaire est représentée révèle une absurdité fondamentale dans la notion de culpabilité morale.

Il n'y a évidemment pas de débat sur les faits eux-mêmes, mais plutôt sur la manière dont ils sont appréhendés et sur la capacité à se réconcilier avec le coupable. Ici, la cause empirique n'apporte pas de réelle explication, c'est plutôt la cause psychologique — avec ses facteurs liés à la culture religieuse et aux traumatismes biographiques — qui éclaire la situation.

Lors de son procès, deux déclarations de Dominique Pélicot mettent en lumière le paradoxe :

- "Je suis un violeur"
- "On ne naît pas pervers, on le devient"

Ces déclarations révèlent une tension fondamentale dans la manière dont la culpabilité est perçue. L'accusation semble vouloir minimiser l'impact de ses traumatismes d'enfance, qui auraient pourtant façonné sa conduite perverse. Mais pourquoi ? Pour prouver qu'il est un violeur ? Cette logique rejoint l'absurdité de la culpabilité religieuse, selon laquelle il aurait échoué à résister à la perversion. Mais comme je l'ai expliqué plus haut, si le coupable doit "résister au mal", cela implique que ce mal est inhérent à lui, qu'il est né pervers. Dans ce cas, il ne serait pas responsable de sa condition, puisqu'il n'a pas choisi cette essence.

De même, l'accusation du patriarcat, qui suggère que ses comportements sont dictés par cette culture, semble tout aussi absurde. Si ses actions sont le produit de cette culture, alors ce ne serait plus la responsabilité des hommes, mais de la culture elle-même. Mais cette culture, créée par les hommes, suppose que dans leur essence, ils seraient des violeurs. Cela reviendrait à ne plus considérer leur liberté de choix, et par conséquent, leur responsabilité.

Le paradoxe de l'essentialisation, qu'il soit d'origine religieuse ou idéologique, simplifie à l'excès les influences qui façonnent l'individu. En réduisant l'autre à une essence, nous nous enfermons dans une contradiction, fermant ainsi la voie à la réconciliation. et, pire encore, nous alimentons le cycle de violence. Ce cycle prend racine dans la soif de vengeance, car l'essentialisation renforce l'idée que l'autre est intrinsèquement mauvais, qu'il doit être banni de l'humanité, sans possibilité de transformation. Cette approche non seulement prive l'individu de l'essence de son humanité, mais perpétue un schéma de violence et de ressentiment qui empêche toute forme de pardon ou de réconciliation authentique.

Pour sortir de ce paradoxe, il est nécessaire de reconnaître la multiplicité des facteurs qui influencent les comportements humains et d'abandonner cette vision simpliste qui, au lieu de rétablir la paix, perpétue le conflit.

## Les preuves de la cause psychologique

Le suicide et l'addiction illustrent de manière ostensible le pouvoir destructeur de la cause psychologique. Contrairement aux forces empiriques, visibles et tangibles, la cause psychologique opère en silence, agissant de l'intérieur, mais avec une puissance qui dépasse l'entendement. En envoûtant subtilement l'esprit du sujet, cette cause finit par abolir toute forme de liberté de choix, rendant ses actions aussi nuisibles pour lui-même que pour autrui.

Lorsque la souffrance psychologique s'installe, elle devient une force insidieuse, capable de pousser un individu à des actes d'autodestruction, qu'il s'agisse du suicide, acte définitif, ou de l'addiction, chemin plus graduel vers la perte de soi. Cette souffrance ne se contente pas de faire mal ; elle imprègne l'esprit, déformant peu à peu la perception et le jugement. Loin d'être un simple tourment passager, elle réorganise les pensées, impose ses propres paradigmes et modifie la perception de la réalité de l'individu, qui en vient à voir dans l'acte destructeur — le suicide — la seule issue concevable à son mal-être. Le libre arbitre, dans cette situation, devient une illusion tragique, car le sujet, enchaîné à sa souffrance, ne voit plus d'autre choix que de céder à son emprise. Dans le cas de l'addiction, la souffrance se transforme en une quête désespérée de compensation, où le désir prend le dessus sur la raison, occultant toute considération pour les conséquences sur sa santé.

Peu à peu, cette souffrance s'infiltré dans chaque recoin de la conscience, détournant la capacité de l'individu à raisonner clairement. L'esprit, pris au piège, cherche des justifications à son propre tourment, projetant la culpabilité soit sur lui-même, soit sur les autres. Dans le cas du suicide, l'individu finit par se persuader que sa propre existence est la source du mal, et que mettre fin à ses jours est le seul moyen de le réparer. De la même manière, cette souffrance peut conduire à des actes de vengeance ou de destruction envers autrui, si le sujet en vient à percevoir les autres comme responsables de son mal-être. La rationalisation des actes nuisibles, qu'ils soient tournés vers soi ou vers les autres, devient alors un mécanisme de survie, une tentative de donner du sens à un calvaire qui semble insurmontable.

Sous cette emprise, la liberté de choix n'est plus qu'une illusion ; les pensées, les jugements et les actions sont désormais dictés par une souffrance qui a pris le contrôle de l'esprit. Ce qui apparaît comme un acte de volonté — le suicide — est en réalité le fruit d'une coercition intérieure, une pression implacable exercée par une souffrance non réconciliée.

Le suicide, loin d'être un acte de liberté, est la preuve ultime que la cause psychologique peut surpasser toute autre force. Il démontre comment la souffrance, lorsqu'elle envahit l'esprit et réorganise la réalité perçue, peut anéantir la capacité d'un individu à faire des choix lucides. L'acte suicidaire révèle avec une intensité tragique que, lorsqu'elle n'est ni comprise ni réconciliée, la force psychologique peut entraîner des conséquences irréversibles, poussant l'individu à des actions qu'il n'aurait jamais envisagées dans un état d'esprit sain.

Ainsi, le suicide est l'exemple par excellence de la domination de la cause psychologique sur l'individu. Sous l'influence de la souffrance, l'individu perd sa liberté de choix et est poussé à rationaliser des comportements nuisibles pour lui-même, voire pour les autres. Cette force invisible, mais omniprésente, démontre que la psychologie peut être une cause suffisante pour contraindre à réaliser des actes destructeurs, prouvant ainsi que les forces internes peuvent être aussi puissantes, sinon plus, que les contraintes empiriques.

## 2. Introduction sur l'idéalisme avant d'aborder son point de vue

### Historique de l'idéalisme<sup>3</sup>

Les présocratiques :

L'idéalisme puise ses racines chez les présocratiques, il y a deux mille cinq cents ans, avec les premiers concepts qui le façonneront. Parmi eux, Parménide (VIe-Ve siècle av. J.-C.) pour qui l'Être est unique, immuable et éternel. La véritable réalité ne change jamais, et tout ce qui nous apparaît sous la forme de diversité et de mouvement dans le monde sensible n'est qu'illusion. Seule la raison peut atteindre cette vérité.

Son disciple, Zénon d'Élée (VIe-Ve siècle av. J.-C.), a formulé des paradoxes célèbres pour démontrer que le mouvement et la pluralité ne sont que des illusions logiques. Il voulait prouver, suivant l'enseignement de Parménide, que la réalité est immuable et unique, et que nos perceptions sensibles nous trompent. Ces deux penseurs défendent ainsi la primauté de la raison sur les sens et rejettent l'idée que le changement ou la multiplicité puissent être réels.

Les idéalistes :

L'idéal de la raison trouve un autre écho chez Platon (428-348 av. J.-C.), qui affirme que les Idées ou formes immatérielles sont la seule réalité véritable. Le monde sensible n'en est qu'une copie imparfaite. C'est par la raison que l'on peut connaître ces réalités transcendantes.

Plus tard, George Berkeley (1685-1753) avancera l'idée que "Être, c'est être perçu" (esse est percipi). Pour lui, la réalité matérielle n'existe que dans la perception. Tout ce qui existe est idée dans l'esprit des individus ou dans l'esprit de Dieu.

Pour Immanuel Kant (1724-1804), nous ne connaissons que les phénomènes, c'est-à-dire la réalité telle qu'elle nous apparaît à travers les structures de notre esprit (espace, temps, et les catégories de l'entendement). Dans sa critique de la raison pure, la réalité en soi (le noumène) reste inaccessible à notre connaissance.

---

<sup>3</sup> Liste non-exhaustive

Avec Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), l'idéalisme absolu fait son entrée au XVIII<sup>e</sup> siècle : selon lui, la réalité n'est rien d'autre qu'une création de l'ego. L'esprit ou l'ego absolu est la seule réalité fondamentale. Le monde extérieur est une projection de l'ego, c'est l'esprit qui crée sa propre réalité.

Quant à Friedrich Schelling (1775-1854), il propose une unité entre l'Esprit et la Nature, les deux étant des manifestations d'une même réalité absolue. La nature n'est autre que l'Esprit en devenir, et l'Esprit se réalise à travers la nature.

Enfin, Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831) conçoit la réalité entière comme une manifestation de l'Esprit absolu, qui se développe dialectiquement à travers l'histoire.

Les héritiers de l'idéalisme :

Des penseurs comme Edmund Husserl (1859-1938), fondateur de la phénoménologie, héritent de cette tradition en la transformant. Husserl s'efforce de décrire les phénomènes tels qu'ils apparaissent à la conscience, sans présupposer, comme Kant, la question ontologique de l'existence d'une réalité indépendante. Pour Husserl, la conscience intentionnelle est toujours dirigée vers un objet, et c'est par cette intentionnalité que la réalité se constitue pour le sujet. Il est parfois associé à une forme d'idéalisme transcendantal, affirmant que la réalité est toujours donnée à travers l'expérience subjective.

Silo (1938-2010), penseur du Nouvel Humanisme, explore la profondeur de l'être humain à travers l'intentionnalité et la perspective d'une conscience active qui construit la réalité, s'inscrivant ainsi dans la tradition phénoménologique. Il voit l'individu comme un être capable de créer du sens, non seulement par l'acte de percevoir, mais surtout à travers une transformation personnelle et sociale. Pour Silo, la véritable libération réside dans le dépassement des ressentiments et la réconciliation avec soi-même et autrui, brisant ainsi le cycle du déterminisme psychologique pour ouvrir la voie à une existence véritablement pleine de sens. Il prône l'importance de l'expérience et de l'humble méditation, permettant de convertir le non-sens de la vie en sens et en plénitude, et d'accéder aux espaces sacrés de la conscience humaine.

Tous ces penseurs, bien que très différents, partagent une idée centrale : la réalité ultime est liée à la raison, à l'esprit ou aux idées, plutôt qu'à la matière brute telle qu'elle est perçue par les sens.

## L'idéalisme pour moi

Je n'ai pas citer tous ces auteurs comme argument d'autorité pour appuyer ma proximité avec l'idéalisme mais pour montrer surtout que celui-ci par sa résistance au temps et au conformisme montre que sa nature semble immanente et universelle. L'idéalisme met l'accent sur le fait qu'il réside profondément dans la réflexion humaine, sans avoir besoin de venir d'une autorité extérieure, et qu'il est une perspective intrinsèque à notre compréhension du monde. L'idéalisme, ce n'est pas seulement des théories hyperphysique et épistémologique, c'est avant tout une méthodologie de réflexion par la pratique du raisonnement dialectique que chacune ou chacun pratique déjà à l'état embryonnaire quand elle ou il se questionne pour peser dans sa balance interne, le pour et le contre d'un choix ou pour évaluer la pertinence cognitive d'un phénomène.

Cette nature immanente du questionnement sur la perception de la réalité s'est révélé particulièrement dans ma biographie tel que je l'ai déjà relaté dans mon écrit sur la suspension du moi. Ce sursaut de conscience a débuté très jeune environ à l'âge de dix ans :

*je me promenais seul dans un bois, je réfléchissais sur le fait d'être isolé dans cet environnement naturel. Je prenais conscience que j'étais le seul humain ici présent à observer cet environnement forestier. J'estimais que de ce fait, cette nature ne pouvait exister que grâce à ma présence sur les lieux. Je fermais les yeux en me demandant si ce qui m'entourait continuerait à exister sans mon observation, sans la conscience que ontologiquement, les choses sont. Alors j'avais les yeux fermés d'un pas prudent, en foulant le sol, sous mes pieds des brindilles laissaient entendre des craquements et mes mains à l'aveugle caressaient des textures que je reconnaissais comme étant des fougères et des herbes.<sup>4</sup>*

En me remémorant cet épisode, je réalise qu'il s'inscrit dans un dessein que je découvre à tâtons, quelque chose qui cherche à s'accomplir depuis l'intérieur. Aujourd'hui, près de 50 ans plus tard, en découvrant cette philosophie, je me rends compte que l'idéalisme se pose ce même type de question depuis plus de deux mille ans. Ce n'était pas une interrogation contingente, mais bien le fruit de l'intentionnalité de la conscience, émergeant lentement de son long sommeil de certitudes sensibles<sup>5</sup>. Mis à part quelques sursauts de lucidité, comme celui que je viens d'évoquer, ce dessein n'a pas toujours été manifeste mais co-présent avec moi depuis ma naissance et s'est pleinement réalisé lorsque j'ai pris conscience du paradoxe fondamental : a posteriori, l'acte de conscience et le soi en tant qu'objet de conscience ne sont pas des phénomènes sensibles, alors que la substance des objets que je perçois dans le monde l'est. Cette détermination n'est qu'une construction de l'appareil

---

<sup>4</sup> Antoine Batt - Prélude à l'invocation Mémoires ou réflexions sur la suspension du moi - p 13

<sup>5</sup> Dans la Phénoménologie de l'Esprit, Hegel introduit la "certitude sensible" comme l'expérience immédiate du monde à travers les sens, où l'individu croit percevoir la réalité directement et objectivement. Cependant, pour Hegel, cette certitude est illusoire, car ce qui est perçu est toujours médiatisé par la conscience, et l'immédiateté que prétend offrir la certitude sensible est en réalité abstraite et insuffisante pour saisir la véritable nature de la réalité.

cognitif de la conscience, tout comme son propre concept d'existence, qui n'est ni plus ni moins qu'une de ses déterminations.

C'est ainsi que je découvris, stupéfait, que cette réflexion de mon enfance n'était pas si impertinente. Aujourd'hui, cette même réflexion renverse radicalement ma place dans l'univers : je suis passé d'un point microscopique perdu dans l'immensité de l'univers à son centre, voire à l'origine même de sa création.

Kant a comparé ce renversement de la cognition à la "révolution copernicienne".

*Copernic, lequel, comme il ne se sortait pas bien de l'explication des mouvements célestes en partant du principe que toute l'armée des astres tournait autour du spectateur, tenta de voir s'il ne réussirait pas mieux en faisant tourner le spectateur et en laissant, au contraire, les astres immobiles. Or, en métaphysique, on peut faire (B XVII) une tentative du même genre en ce qui concerne l'intuition des objets. Si l'intuition, en effet, devait se régler uniquement sur la nature des objets, je ne vois pas comment on pourrait connaître a priori quelque chose de ceux-ci. En revanche, si l'objet (en tant qu'objet des sens) se règle sur la nature de notre pouvoir d'intuition, je peux parfaitement me représenter cette possibilité.<sup>6</sup>*

Husserl reprit la célèbre métaphore de Kant sur la "révolution copernicienne", mais en la reformulant sous le terme de "renversement copernicien" car si Kant évoqua une révolution épistémologique, Husserl semble rappeler que dans la conception héliocentrique de Copernic s'est glissé une subreption. En écartant la conscience comme point de départ de l'observation, ce dernier l'a excentrée en raison de son biais de certitude sensible.

*Mais la psychologie intentionnelle — bien que d'une manière implicite — porte déjà le transcendantal en elle-même ; il lui faut seulement une dernière prise de conscience pour accomplir le renversement copernicien, qui ne change rien au contenu de ses résultats, mais en dégage le sens ultime. On pourrait dire aussi que la psychologie n'a, en définitive, qu'un seul problème fondamental : le concept de l'âme.<sup>7</sup>*

Bien qu'il ne soit pas à proprement parler un idéaliste, puisqu'il est plutôt classé comme dualiste, il me semble essentiel de mentionner aussi Descartes, car sa démarche est, à bien des égards, similaire à celle d'un idéaliste lorsqu'il formule son célèbre "cogito ergo sum". Dans ses Méditations métaphysiques, il procède à une sorte de réduction phénoménologique, écartant progressivement tout ce qui peut être mis en doute, en commençant par le monde extérieur pour finir par la perception de son propre corps et de ses sens. Une fois tout ce qui est douteux écarté, il ne lui reste que la conscience d'être et de penser, une certitude ontologique absolue. C'est à partir de cette certitude, cette référence indubitable, que Descartes élabore l'ensemble de sa philosophie. De même, je m'inscris dans cette démarche, en adoptant cette certitude comme point de départ pour toutes mes réflexions aujourd'hui.

*Moi donc, à tout le moins, ne suis-je pas quelque chose ? Mais j'ai déjà nié que j'eusse aucun sens ni aucun corps. J'hésite néanmoins, car que s'ensuit-il de là ? Suis-je tellement*

---

<sup>6</sup> Emmanuel Kant - Critique de la Raison pure - B XVII

<sup>7</sup> Edmund Husserl - p 126 Méditations Cartésiennes- LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN 1966

dépendant du corps et des sens, que je ne puisse être sans eux ? Mais je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps ; ne me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point ? Non certes, j'étais sans doute, si je me suis persuadé, ou seulement si j'ai pensé quelque chose. Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe ; et qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : **Je suis, j'existe**, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit.<sup>8</sup>

-----

Au contraire, à présent je ne connais pas seulement que j'existe, en tant que je suis quelque chose qui pense, mais il se présente aussi à mon esprit une certaine idée de la nature corporelle : ce qui fait que je doute si cette nature qui pense, qui est en moi, ou plutôt par laquelle je suis ce que je suis, est différente de cette nature corporelle, ou bien si toutes deux ne sont qu'une même chose. Et je suppose ici que je ne connais encore aucune raison, qui me persuade plutôt l'un que l'autre : d'où il suit que je suis entièrement indifférent à le nier, ou à l'assurer, ou bien même à m'abstenir d'en donner aucun jugement.<sup>9</sup>

À partir de la certitude de ma conscience de moi-même, en contraste avec la contingence du monde perçu, j'ai pris conscience d'un paradoxe a posteriori : ce que je tenais autrefois pour une certitude sensible, comme la substance de la matière, s'est avéré incertain, tandis que mon être, bien que imperceptible aux sens, se révèle avec une certitude absolue quant à l'existence de sa propre substance.

En conséquence, j'en suis venu à envisager qu'il ne pouvait exister deux univers distincts : l'un matériel et mortel, l'autre immatériel et donc immortel. Si le monde matériel est contingent et mortel, il ne peut pas être la source de l'intelligible nécessaire et de son immortalité. Pour illustrer cette permanence, intuitivement, on donne un nom à l'être, mais pas à son corps, car ce dernier est voué à se transformer, tandis que l'être demeure immuable. C'est ainsi que s'est opéré en moi un renversement fondamental de la conception du réel. Le réel n'est plus ce que mes sens me donnent à percevoir, mais l'a priori transcendantal de mon entendement<sup>10</sup>, qui non seulement conditionne toute expérience, mais constitue également la cause première des impulsions qui guident mon esprit.

Je me dis que la seule chose dont je suis absolument sûr, c'est que "je suis", que "je pense". Tout le reste, le monde matériel, ce que mes sens perçoivent, pourrait être illusoire, mais cette conscience d'être, elle, est indubitable. C'est à partir de cette certitude que tout se construit. Ce que je veux dire, c'est que selon le principe de certitude cartésienne (cogito ergo sum) si la conscience que je suis est la seule chose dont je peux être certain, alors c'est elle qui donne forme à tout ce que je perçois. Ce monde matériel, ce qu'on appelle la "réalité", n'est finalement qu'une projection de la conscience, une construction qui dépend

---

<sup>8</sup> René Descartes, Méditations métaphysiques section [19]

<sup>9</sup> René Descartes, Méditations métaphysiques section [69]

<sup>10</sup> Concept développé par Kant dans Critique de la raison pure, désignant les conditions préalables à toute expérience, propres à l'entendement, qui rendent possible l'organisation des phénomènes dans les intuitions pures de l'espace et le temps."

entièrement d'elle dans le sens Kantien<sup>11</sup>. Autrement dit, c'est la conscience qui, en agissant à travers des schèmes ou des formes mentales, façonne ce qu'on voit, entend, ressent en tant qu'expérience. La matière n'est qu'une manifestation de la conscience. Et là, il y a une différence fondamentale : la matière est changeante, périssable, elle naît et meurt. Mais la conscience, elle, est toujours là, immuable et intangible, comme une source constante de lois tel que celles de la physique. Ce qui est encore plus frappant, c'est que la conscience a une nature subjective : elle ne dépend pas des sens, elle est directement vécue. La matière, elle, est toujours perçue à travers les sens, elle est médiatisée, filtrée par nos perceptions. C'est là que réside un paradoxe profond : comment pourrait-on concevoir que quelque chose de subjectif, comme la conscience, puisse provenir de la matière, qui, elle, est perçue extérieurement et à travers des sens ? Si la conscience est directement expérimentée et sans intermédiaire, alors il semble illogique de penser que cette subjectivité profonde puisse être engendrée par une substance dite matérielle, qui est, elle, toujours médiatisée et perçue de l'extérieur. C'est comme si on disait que quelque chose d'immatériel et d'intangible, comme la conscience, pouvait naître de quelque chose de limité et tangible, comme la matière. Ipso facto, si la matière est changeante et la structure de la conscience stable, il devient plus logique de penser que c'est la conscience qui est à l'origine, qu'elle est la cause première. Ce n'est pas la matière qui engendre la conscience, mais bien la conscience qui, par son activité et sa nature subjective, fait émerger ce qu'on appelle aussi le monde démiurgique<sup>12</sup>.

En fait, la conscience ne subit pas le monde ; elle le crée de manière universelle. C'est pour ça que, dans mon approche, je dis que l'univers, tel qu'on le perçoit, existe parce que la conscience en est la source première. Sans elle, il n'y aurait pas de monde à concevoir.

### 3 . Le cheminement de la compréhension vers la réconciliation

#### Découverte des impulsions inconconditionnées

*Quand nous parvenons à comprendre que ce n'est pas un ennemi qui habite à l'intérieur de nous, mais un être empli d'espérances et d'échecs, un être dans lequel nous voyons, dans une courte succession d'images, de beaux moments de plénitude et des moments de frustrations et de ressentiment ; quand nous parvenons à comprendre que notre ennemi est un être qui a vécu aussi des espérances et des échecs, un être dans lequel il y eut de beaux*

---

<sup>11</sup> Chez Kant, l'entendement est la faculté par laquelle l'esprit produit des concepts et organise les intuitions sensibles (perceptions) pour former des jugements. Contrairement à l'intuition qui fournit les données sensibles (dans les cadres du temps et de l'espace), l'entendement les structure à travers les catégories, concepts fondamentaux comme la causalité ou la substance. Ces catégories sont a priori, elles préexistent à l'expérience et permettent de rendre le monde intelligible.

<sup>12</sup> Le démiurge, dans la philosophie platonicienne, est l'artisan divin qui façonne le monde matériel en s'inspirant des formes idéelles. Il ne crée pas à partir de rien, mais organise la matière préexistante en se basant sur les modèles parfaits et éternels du monde des idées, comme exposé dans le dialogue *Timée* de Platon.

*moments de plénitude et des moments de frustration et de ressentiment, nous posons alors un regard humanisateur sur la peau de la monstruosité.*<sup>13</sup>

Dans ce passage, Silo semble évoquer l'erreur fondamentale qui consiste à essentialiser les fautes, tant pour soi-même que pour les autres. Une personne qui vole n'est pas un voleur, une personne qui est violente n'est pas une personne violente, et une personne qui viole n'est pas un violeur. Autrement si c'était le cas, il faudrait alors essentialiser les individus aussi en fonction de leurs bonnes actions. Ce type d'étiquetage rigide et contradictoire empêche toute réconciliation, enferme les individus dans une définition fixe de leurs actes. Dans le chapitre précédent, nous avons établi que notre liberté de choix ne concerne pas les comportements réactifs, quelle qu'en soit la cause, et que si une cause détermine une action, elle abolit de ce fait la responsabilité individuelle. Mais alors, où se situe la responsabilité ? Silo propose dans le passage suivant que la responsabilité succède à la compréhension.

*"Se réconcilier n'est pas oublier ni pardonner, c'est reconnaître tout ce qui s'est passé et c'est se proposer de sortir du cercle du ressentiment. C'est promener son regard en reconnaissant les erreurs en soi et dans les autres. Se réconcilier en soi-même, c'est se proposer de ne pas passer deux fois par le même chemin, mais être disposé à réparer doublement les dommages produits. Mais il est clair que nous ne pouvons pas demander à ceux qui nous ont offensés de réparer doublement les dommages qu'ils nous ont occasionnés. Cependant, c'est une bonne chose que de leur faire voir la chaîne de préjudices qu'ils entraînent dans leur vie. Faire cela nous réconcilie avec celui que nous sentions auparavant comme un ennemi, même si cela n'aboutit pas à ce que l'autre se réconcilie avec nous, mais cela fait partie du destin de ses actions, sur lesquelles nous n'avons pas pouvoir de décision."*

Dans ce passage, Silo explique que la réconciliation repose sur une prise de conscience des erreurs, tant envers soi-même qu'envers les autres, et que cette prise de conscience permet de sortir du cercle du ressentiment. Contrairement à une réconciliation fondée sur le pardon ou l'oubli, celle-ci s'ancre dans une compréhension profonde de nos comportements et de leurs conséquences. Ce processus de réconciliation ne produit pas d'impulsions au sens classique, mais permet à celles-ci de se manifester spontanément, en tant qu'impulsions inconditionnées, véritables causes premières créatrices de sens et d'une nouvelle réalité.

Dans ce contexte, les impulsions inconditionnées ne sont pas des réactions, mais des expressions autonomes de l'essence véritable de l'individu, libérées une fois que la prise de conscience est atteinte. Silo semble montrer que la responsabilité naît à partir de cette compréhension.

Cette responsabilité s'exprime à travers deux impulsions, qui ne sont pas le résultat d'une cause extérieure, mais bien la manifestation directe d'une intention de transformation intérieure.

---

<sup>13</sup> Silo Punta de Vacas 2007.

## **Première impulsion inconditionnée : la reconnaissance de sa véritable essence**

Cette première impulsion apparaît dès que l'individu a atteint une prise de conscience profonde et reconnu sa véritable essence, au-delà des erreurs qu'il a pu commettre. L'impulsion ne découle pas d'une chaîne de causes, mais jaillit spontanément une fois que l'individu se libère de l'illusion d'être défini par ses actes passés. C'est à ce moment que l'essence véritable de la personne se manifeste. La reconnaissance de cette essence libère du jugement une impulsion émotionnelle qui marque une rupture avec le cycle du ressentiment.

L'individu cesse de percevoir les autres et lui-même à travers les prismes de la faute ou de la culpabilité. Il ne voit plus des coupables, mais que des victimes des circonstances et de forces qui les dépassent. Cette nouvelle perspective s'accompagne d'une énergie intense qui se manifeste souvent de façon cathartique : l'individu pleure, non pas de tristesse, mais de soulagement, car il a rompu avec ses anciennes perceptions et se remet à aimer.

L'impulsion inconditionnée, en tant que cause première, n'a pas besoin d'être générée par un événement extérieur ; elle est le résultat naturel du retour à l'essence profonde de l'individu.

La première impulsion ne se produit pas en réponse à une contrainte ou à un effort. Elle est spontanée parce qu'elle est intrinsèque à la nature de l'être une fois libéré des conditionnements. Cette impulsion produit un saut de conscience, le point de rupture avec les déterminismes de l'ancien soi, et elle oriente l'individu vers une réconciliation, non pas basée sur le pardon de l'autre, mais sur une transformation intérieure qui fait de la haine ou du ressentiment des obstacles surmontés.

## **Deuxième impulsion inconditionnée : la transformation par la compréhension**

La deuxième impulsion n'est pas une réaction à la première, mais une autre expression de la même cause première : la compréhension. Cette impulsion est de nature cognitive et découle de la certitude intérieure qu'une fois la prise de conscience atteinte, il est impossible de répéter les mêmes erreurs. L'individu comprend désormais clairement les causes réelles de ses comportements passés, et cette compréhension transforme de manière durable son esprit.

Ici encore, il est crucial de souligner que cette impulsion n'est pas le fruit d'un choix moral ou d'un effort de conscience. La prise de conscience, en tant que cause première, provoque un changement qui rend la répétition des erreurs passée impossible. L'individu n'a plus besoin de s'imposer une morale ; la compréhension elle-même oriente spontanément ses actions vers un chemin différent. Cette impulsion n'a pas de cause dans le sens empirique du terme : elle surgit, tout comme la première impulsion, de l'essence profonde de l'individu qui a intégré la compréhension.

Ce changement est irréversible, comme l'exprime Silo : *“De là, ta chute sera improbable, à moins que ta volonté ne soit de descendre vers des régions plus obscures pour apporter la lumière aux ténèbres.”*<sup>14</sup>. Une fois que la compréhension est atteinte, elle oriente l'individu

---

<sup>14</sup> Le dernier des états intérieurs - Silo - La Guérison de la souffrance - Le Regard intérieur .

vers une nouvelle façon de vivre et de percevoir le monde, sans qu'il ait besoin de combattre ou de forcer cette transformation. Cette impulsion n'est donc pas une réponse extérieure à des stimuli ou à des contraintes, mais l'aboutissement naturel de la prise de conscience, qui en elle-même est une cause première. La réconciliation ne consiste plus à éviter des comportements réactifs, mais à agir naturellement en fonction de cette nouvelle compréhension.

Les impulsions inconditionnées ne sont ni des réponses à des causes extérieures ni des réactions à des stimuli intérieurs. Elles incarnent plutôt une intentionnalité vers la transformation intérieure, servant de schème pour façonner les réponses face aux obstacles rencontrés dans le processus d'effectivité de l'Esprit.

Silo montre que la réconciliation commence par cette compréhension profonde, qui, en elle-même, constitue une cause première. Les impulsions — qu'elles soient émotionnelles ou cognitives — sont les expressions naturelles de cette essence divine qui se libère, amenant l'individu à une réconciliation durable, authentique, avec lui-même et avec les autres.

## Eclaircissement sur les schèmes

Les impulsions inconditionnées ne sont ni des réponses à des causes extérieures ni des réactions à des stimuli intérieurs. Elles incarnent plutôt une intentionnalité vers la transformation intérieure, servant de structure ou schème directeur pour façonner les réponses face aux obstacles rencontrés dans le processus d'effectivité de l'Esprit.

Les schèmes selon Kant:

*Cela étant, il est clair qu'il doit y avoir un troisième terme qui soit homogène, d'un côté avec la catégorie, de l'autre avec le phénomène, et rende possible l'application de la première au second. Cette représentation intermédiaire doit être pure (dépourvue de tout élément empirique) et cependant d'un côté intellectuelle, de l'autre sensible. Tel est le schème transcendantal. Le concept de l'entendement contient l'unité synthétique pure du divers en général. Le temps, comme condition formelle du divers du sens interne, par conséquent de la liaison de toutes les représentations, contient un divers a priori dans l'intuition pure. Or, une détermination transcendantale du temps est homogène à la catégorie (qui en constitue l'unité), en ce qu'elle est universelle et repose sur une règle a priori. Mais elle est, d'un autre côté, homogène au phénomène, en ceci que le temps se trouve contenu dans toute représentation empirique du divers. Par conséquent, une application de la catégorie à des phénomènes sera possible par l'intermédiaire de la détermination transcendantale du temps, laquelle, comme schème des concepts de l'entendement, médiatise la subsomption des phénomènes sous la catégorie.<sup>15</sup>*

Du point de vue de l'idéalisme transcendantal, chez Kant, les schèmes (ou schèmes transcendants) jouent un rôle crucial dans son épistémologie, notamment dans la Critique de la raison pure. Ce sont les schèmes qui permettent de relier les catégories de

---

<sup>15</sup> Emmanuel Kant - Critique de la raison pure - section [B177] à [B179]

l'entendement (les concepts purs comme la causalité, la substance) aux intuitions sensibles (les données de l'expérience que nous percevons dans l'espace et le temps).

Ce sont des médiateurs entre les catégories de l'entendement (comme la causalité, la substance, etc.) et les intuitions sensibles (ce que nous percevons dans l'espace et le temps). Ce sont les schèmes qui permettent l'application des catégories aux perceptions sensibles, rendant ainsi l'expérience possible. Autrement dit, les schèmes permettent à notre esprit de synthétiser les perceptions en leur appliquant des catégories, sans quoi l'expérience structurée du monde ne pourrait exister.

Les schèmes sont nécessaires parce que nos concepts (ou catégories) sont trop abstraits pour s'appliquer directement aux perceptions sensibles. Par exemple, le concept de causalité n'existe pas dans la simple perception d'un objet, il doit être "appliqué" par l'entendement. Le schème de la causalité est ce qui permet à notre esprit d'organiser la relation entre un événement et sa cause dans le temps. Sans les schèmes, les catégories de l'entendement ne pourraient pas s'appliquer aux objets perçus. Par exemple, le schème de substance permet de penser un objet comme persistant à travers le temps, malgré le changement.

Kant appelle ce processus le schématisme transcendantal. C'est un mécanisme par lequel l'entendement impose un ordre sur les perceptions sensibles à travers des schèmes, ce qui permet aux objets d'être pensés sous des concepts universels comme la causalité, la quantité, ou la substance.

Le schème n'est ni une simple perception (intuition sensible) ni un concept abstrait. C'est une règle ou une structure mentale qui permet d'appliquer un concept à un objet de l'expérience. C'est une sorte de "modèle" ou "règle d'organisation" qui guide l'entendement dans l'application des catégories.

Le schème de la causalité, par exemple, permet à l'esprit d'appliquer la catégorie de causalité aux événements successifs perçus, ce qui permet de vivre une expérience organisée sous la forme de relations cause-effet. Sans ce schème, les événements ne seraient que des données brutes sans structure..

Schème de la substance : c'est ce qui permet de penser quelque chose comme persistant dans le temps même si ses propriétés changent. Par exemple, un arbre qui perd ses feuilles en automne reste le même arbre, car la substance persiste.

Kant insiste sur le fait que les schèmes sont essentiels pour que les catégories de l'entendement puissent s'appliquer aux objets de l'expérience sensible. Sans schèmes, nous n'aurions qu'une juxtaposition de perceptions sans cohérence ni unité conceptuelle. C'est grâce aux schèmes que nos perceptions se réalisent, c'est-à-dire qu'elles peuvent être comprises sous des concepts universels comme la causalité ou la substance.

Les schèmes de Kant et la forme mentale de Silo partagent des similitudes intéressantes, bien qu'elles s'inscrivent dans des contextes philosophiques différents. Chez Kant, les schèmes transcendants sont ces mécanismes subtils qui permettent à l'entendement d'organiser les phénomènes sensibles et de les rendre intelligibles. Ils fonctionnent comme des ponts entre l'intuition sensible et les catégories de l'entendement, assurant la cohérence de notre expérience du monde. De manière analogue, chez Silo, la forme mentale agit comme un filtre à travers lequel la conscience perçoit et interprète la réalité, influençant nos

réactions et nos comportements. Elle conditionne notre manière de penser et d'agir, en structurant nos perceptions mentales.

Cependant, bien que l'on puisse rapprocher ces deux concepts par leur fonction médiatrice entre l'esprit et le monde, il est important de noter que la forme mentale de Silo est plus souple, plus évolutive. Là où les schèmes de Kant sont rigides, universels et statiques, les formes mentales chez Silo sont dynamiques, façonnées par l'expérience personnelle et capables de transformation. Cette dimension les rapproche davantage de la forme dynamique de l'Esprit chez Hegel. Hegel conçoit l'Esprit comme en perpétuel mouvement, se développant à travers des processus dialectiques, passant par la thèse, l'antithèse et la synthèse pour atteindre une conscience plus élevée de soi. De même, chez Silo, les formes mentales ne sont pas figées, mais se modifient à mesure que l'individu évolue dans sa quête de réconciliation et de liberté intérieure.

Ainsi, si les schèmes de Kant et les formes mentales de Silo semblent partager un rôle structurel similaire, c'est dans l'approche dynamique de Hegel que les formes mentales trouvent leur véritable écho. Elles incarnent ce mouvement constant de transformation intérieure, cette lutte pour dépasser les contradictions qui enchaînent l'individu, et ce potentiel de réconciliation qui mène vers une existence plus libre et plus consciente.

Comme l'explique l'École de Silo dans la Discipline mentale<sup>16</sup> : *« Nous pouvons ainsi observer la forme mentale, cette structure acte-objet. Jusque-là, nous avons vu des objets, mais maintenant il nous faut observer la forme mentale. Ce n'est pas une représentation, ce n'est pas une image. Alors, qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose dans lequel je suis placé. C'est cette enceinte de ma conscience qui se meut à l'intérieur de certains paramètres. Mais ce n'est pas une représentation... »* Cette description met en lumière l'idée que la forme mentale est une structure dynamique, en constante interaction avec les actes de conscience et les objets qu'ils visent. Loin d'être une simple représentation figée, elle reflète une organisation active de la conscience elle-même. Cette formulation permet de lier naturellement l'explication théorique des schèmes et de la forme mentale avec la citation de Silo, tout en renforçant l'idée de la dynamique interne de la forme mentale.

---

<sup>16</sup> Silo, Discipline Mentale, ouvrage issu de l'École de Pensée de Silo (Mouvement Humaniste). Ce texte fait partie des disciplines internes qui visent à développer la conscience active et à atteindre une maîtrise de soi à travers des pratiques spirituelles et mentales, ancrées dans une démarche phénoménologique et humaniste.

## 4 . La raison ou l'esprit réflexif comme un processus autonome.

Chez Kant, la raison pratique<sup>17</sup> est libre, elle fonctionne inconditionnellement dans le domaine de la moralité. La volonté obéit à la loi morale (impératif catégorique) sans être déterminée par des phénomènes sensibles, ce qui montre son autonomie. Elle n'est pas réactive à des événements extérieurs, mais fonctionne par elle-même, de manière spontanée tel un schème. Cette activité réflexive est donc une impulsion inconditionnée, car elle ne dépend pas de stimuli extérieurs pour se manifester. C'est un projet universel de l'humanité qui va permettre de comprendre son passé et de donner du sens à son présent.

Kant explique que la raison pratique est autonome dans la mesure où elle suit une loi interne (l'impératif catégorique), sans être causée par des désirs ou des facteurs empiriques. De la même manière, lorsqu'elle opère, ne dépend pas de stimuli sensibles ou de causes extérieures, mais est une impulsion qui émerge spontanément de la nature de l'esprit. C'est pour cette raison que les inclinations et les préjugés du moi doivent être suspendus, car ils risquent de troubler la pureté de cette impulsion rationnelle et de détourner l'esprit de sa capacité à juger librement.

Cette capacité à réfléchir, à analyser et à juger se produit sans cause préalable. En ce sens, la raison réflexive pourrait être considérée comme une impulsion inconditionnée qui guide l'esprit dans son processus de compréhension et de réflexion.

## 5 . Le cheminement dialectique vers la réconciliation

### **La confrontation initiale avec le conflit**

Comme je l'ai relaté dans les causes empiriques et psychologiques, nous avons vu que le conflit est un élément inévitable dans la vie de l'individu, qu'il soit interne ou externe. Les paradigmes qu'un individu construit sont façonnés par l'apprentissage qu'il tire de son milieu culturel et de ses expériences personnelles. C'est à travers ces expériences que les schèmes, d'abord fixés par l'esprit, prennent forme et se confrontent à la réalité. Cependant, ces schèmes, bien que ancrés dans une structure initiale, ne paraissent pas figés. Ils semblent évoluer non pas comme des créations nouvelles, mais comme des révélations successives, à l'image d'un archéologue qui, couche après couche, met au jour des structures préexistantes et profondes. Ce ne sont pas les structures elles-mêmes qui sont

---

<sup>17</sup> Immanuel Kant, Critique de la raison pratique (1788). La raison pratique, chez Kant, est la faculté de la raison qui guide l'action morale. Contrairement à la raison théorique, qui s'occupe de la connaissance et de la compréhension du monde, la raison pratique détermine ce que l'on doit faire, fondée sur des principes moraux universels, comme l'impératif catégorique, qui ordonne d'agir selon des maximes que l'on peut vouloir ériger en loi universelle.

dynamiques, mais bien le travail de l'archéologue qui, avec patience, les dévoile. Le cheminement dialectique commence alors par cet acte premier, presque instinctif, où l'esprit, nourri par ces paradigmes, projette dans le futur ses idéaux, ces figures intangibles et lumineuses qui façonnent secrètement chaque action. Ce sont des aspirations forgées dans l'interaction entre l'héritage culturel et les perceptions personnelles, toujours influencées par l'environnement que l'esprit s'est lui-même forgé, mais tendant vers une réalisation future. Il y a dans cet élan initial une pureté, une force. L'individu, guidé par une confiance innée en la possibilité de réaliser ces idéaux, se lance dans le présent avec l'énergie du rêveur, de celui qui croit que le monde répondra à ses aspirations. Pourtant, à mesure que cet individu avance, il se heurte à une réalité plus complexe que celle qu'il avait idéalisée. C'est ici que le dévoilement des schèmes intervient.

Dans la philosophie de Kant, les schèmes sont des structures mentales universelles qui organisent et structurent notre expérience. Ils apparaissent fixes, rigides, comme des ponts entre l'intuition et les catégories de l'entendement. Pourtant, à bien des égards, ces schèmes n'apparaissent pas statiques ; leur compréhension n'est pas figée une fois pour toutes, mais évoluent, non pas au sens où ils se transforment, mais plutôt au sens où ils se dévoilent au cours de notre expérience, à travers le processus dialectique.

En guise de réflexion critique, il est important de distinguer l'évolution de la compréhension des schèmes de leur nature propre. Là où Kant conçoit les schèmes comme des structures universelles et fixes, Hegel semble attribuer à ces mêmes structures un caractère évolutif, d'après moi, confondant ainsi le processus dialectique de découverte avec une transformation des schèmes eux-mêmes. En réalité, ce n'est pas le schème qui change, mais leur compréhension au fil de nos expériences. Si Hegel considère l'évolution des idées comme une progression de la réalité elle-même, cette vision peut être interprétée comme une confusion entre l'évolution de la pensée et la stabilité des structures mentales en soi. Les schèmes, dans la perspective kantienne, ne sont pas dynamiques, mais notre prise de conscience de leur rôle l'est, se dévoilant progressivement à travers les expériences et le processus dialectique. C'est comme si je disais que la Terre, il y a plusieurs milliers d'années, était plate et qu'elle s'est transformée pour devenir ronde. Ce n'est pas la Terre qui a changé, mais bien notre connaissance de sa forme réelle qui a évolué. De la même manière, les schèmes sont immuables, mais notre conscience de leur nature se développe au fil du temps. En cela, je rejoins Parménide et Zénon, qui rejettent l'idée que le changement ou la multiplicité soient réels, tout en trouvant un accord avec Hegel sur la dynamique de l'Esprit. La réalité elle-même est fixe et immuable ; seule notre cognition qui joue un rôle dynamique fait évoluer son appréhension. Cette réflexion me ramène également au travail de la discipline de la Mentale, où la relation entre la dynamique issue de la conscience — la structure acte/objet, le mouvement et la forme — et la fixité du non-mouvement-forme en tant que structure universelle, me semble pertinente. La conscience, tout comme dans la dialectique hégélienne, provoque un mouvement, mais ce qu'elle dévoile à travers cette dynamique est une réalité qui, elle, reste constante. À cela, vient s'ajouter les antagonismes des conflits internes et externes, loin d'être de simples obstacles, sont en réalité des éléments négatifs participant à un processus plus vaste et fondamentalement positif. Ce sont des forces qui, tout en créant des ruptures et des tensions, permettent à la conscience de progresser vers une réconciliation plus profonde, tant avec elle-même qu'avec autrui. Ces conflits, qui semblent à première vue destructeurs ou paralysants, agissent en vérité comme des déclencheurs de prises de conscience

nécessaires à l'unification intérieure. Ainsi, dans le processus dialectique que je décris, ces oppositions — qu'elles soient psychologiques ou empiriques — servent à dévoiler les vérités cachées de l'être et à forcer l'individu à une réévaluation de ses schèmes et de ses paradigmes. La réconciliation n'est donc pas une absence de conflit, mais plutôt l'aboutissement d'un processus où les éléments négatifs sont réintégrés dans une nouvelle synthèse plus riche, plus complète. Ce cheminement mène à l'unification, non pas en dépit des conflits, mais grâce à eux.

Chez Hegel, la dernière étape du développement de la conscience est celle de l'Esprit Absolu (*Geist*). L'Esprit Absolu représente la réconciliation ultime entre la conscience individuelle et la réalité totale, où la conscience atteint une compréhension complète de soi-même en tant qu'expression de la totalité de l'Être. C'est le stade où l'Esprit prend pleinement conscience de son unité avec l'Univers, après être passé par les étapes de la conscience individuelle, la conscience de soi, la raison, et enfin l'Esprit objectif (la société, l'éthique, etc.). Ce processus dialectique culmine dans l'Esprit Absolu, où les contradictions internes sont résolues et la réalité est perçue comme un tout unifié, souvent illustré par l'art, la religion et la philosophie.

## Conclusion

La réconciliation, tant sur le plan personnel que collectif, est un processus profondément dialectique. Cet écrit a démontré que les conflits ne doivent pas être perçus uniquement comme des éléments destructeurs et de divisions, mais comme des étapes cruciales pour la transformation et l'unification de l'être. À travers la confrontation avec ses idéaux et leurs échecs, l'individu peut découvrir une vérité plus profonde sur lui-même et sur la nature du réel.

Les concepts issus de l'idéalisme transcendantal de Kant, de la dynamique de l'Esprit de Hegel, et des réflexions de Silo sur l'intentionnalité permettent d'éclairer ce processus de réconciliation. Ces outils philosophiques nous montrent que la réconciliation n'est pas un simple retour à une harmonie antérieure, mais un mouvement vers une conscience plus élargie, plus unifiée et plus authentique.

## Un regard sur l'avenir

La réconciliation, si elle dépasse le cadre individuel pour s'étendre à la société dans son ensemble, pourrait devenir une clé essentielle pour l'avenir de notre humanité. À une époque où les conflits armés, les fractures idéologiques et les tensions culturelles sont omniprésents, la réconciliation apparaît comme une démarche à la fois audacieuse et nécessaire pour rétablir l'unité. Elle pourrait signifier, à l'échelle sociale, la réintroduction du dialogue là où il a été brisé, l'effort collectif de comprendre les différences au lieu de les accentuer.

Que deviendrait une société où, au lieu de s'opposer dans la polarisation, les individus chercheraient à se réconcilier avec eux-mêmes et les autres ? Cela pourrait ouvrir des pistes de réflexion sur la manière de construire des ponts entre les communautés divisées, de cultiver l'empathie et la solidarité face à l'altérité.

Dans un monde où le dogmatisme et les certitudes alimentent souvent l'ostracisation, la réconciliation propose une voie alternative : celle de l'unité dans la diversité, non pas comme une utopie, mais comme un projet quotidien qui commence par un effort de compréhension mutuelle entre antagonismes. Un avenir réconcilié, c'est un avenir où les conflits ne sont pas niés, mais résolus dans un mouvement constant vers une humanité plus cohérente, une nation humaine universelle, capable de surmonter ses contradictions internes pour aspirer à une paix durable.

# Bibliographie

**Platon** – *La République*. Traduit par Pierre Pachet. Paris : Gallimard, 1987.

**Descartes, René** – *Méditations métaphysiques*. Paris : Gallimard, 1937.

**John Stuart Mill** – *L'Utilitarisme* (1861)

**Kant, Immanuel** – *Critique de la raison pure*. Traduit par Jules Barni. Paris : PUF, 1944.

**Hegel, Georg Wilhelm Friedrich** – *Phénoménologie de l'Esprit*. Traduit par Jean Hyppolite. Paris : Aubier-Montaigne, 1941.

**Husserl, Edmund** -- *Méditations cartésiennes*. Vrin, 1931.

**Silo** – *La discipline mentale. Documents des Disciples de l'École de Silo* PDF .

**Silo** – *Punta de Vacas, 2007*

**Silo** – *La Guérison de la souffrance - Le Regard intérieur*.

**Jean-Jacques Goldman** – *Né en 17 à Leidenstadt. Album : Fredericks Goldman Jones*. Columbia Records, 1990.

**Spielberg, Steven** – *Il faut sauver le soldat Ryan*. Film. DreamWorks Pictures, 1998.

**Antoine Batt** – *Prélude à l'invocation : Mémoires et réflexions sur la suspension du moi*. Inédit, 2023